

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

189 | 2009

Oralité et écriture

---

## Actualité de Paul Rivet

Jean-Pierre Digard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22051>

DOI : 10.4000/lhomme.22051

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 229-241

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Actualité de Paul Rivet », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22051> ; DOI : 10.4000/lhomme.22051

---

# Actualité de Paul Rivet

Jean-Pierre Digard

**S**OUS CE TITRE DÉPOUILLÉ (*Paul Rivet, le savant et le politique*), celui d'une thèse de doctorat de l'École des hautes études en sciences sociales, préparée sous la direction de Jean Jamin et soutenue en décembre 2006, c'est un ouvrage monumental, original et à l'érudition sans faille, consacré à l'une des personnalités les plus marquantes de l'histoire de l'anthropologie française dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle – américaniste, fondateur du Musée de l'Homme et témoin engagé de son temps – et néanmoins presque totalement oublié aujourd'hui, qui nous est offert par Christine Laurière, dans une édition magnifique – cela est trop rare pour ne pas être signalé – réalisée par les Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle.

Le livre est construit en quatre parties qui correspondent à la fois à des tranches chronologiques et à des dominantes de la vie de Rivet : I) La mission géodésique en Équateur (1901-1906) : le déclenchement d'une vocation ; II) De l'anthropologie physique à l'anthropologie diffusionniste (1906-1930) ; III) L'homme d'institutions ; IV) Le temps de l'épreuve (1933-1944) – parties auxquelles s'ajoute un épilogue pour la période 1945-1958.

Né en 1876 dans une famille d'artisans et de petits fonctionnaires, modeste, religieuse et conservatrice, Paul Rivet « va radicalement s'émanciper de son milieu pour devenir un homme du sérail universitaire parisien, athée et notoirement engagé à gauche. [...] Il est une de ces figures typiques de l'intellectuel de la III<sup>e</sup> République » (pp. 18-19). « Chez cet homme, la vocation et le métier, le savant et le politique ne font qu'un ; ces deux engagements se sont nourris l'un de l'autre jusqu'au bout » (p. 20).

---

À propos de Christine Laurière, *Paul Rivet. Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2008.

À PROPOS

Devenu brillamment mais sans enthousiasme médecin militaire en 1897 et affecté au 1<sup>er</sup> régiment de Cuirassiers, c'est avec empressement qu'il saisit l'occasion que lui offre la mission géodésique (militaire) française en Équateur de goûter aux voyages lointains. Outre son travail géodésique et médical, Rivet collecte de nombreux échantillons naturalistes. Il rapportera aussi d'Équateur une femme, Mercedes Andrade Chiriboga, jeune épouse âgée de vingt ans et déjà mère de trois enfants, qu'il emmènera à Paris, mais qu'il n'épousera qu'en 1922 à la mort de son mari (ce qui n'empêcha pas Rivet d'avoir des maîtresses, notamment Caroline Vacher, professeur de mathématiques dans un grand lycée parisien et qui deviendra sa collaboratrice). On ne peut qu'admirer – et regretter qu'elle soit aujourd'hui en train de se perdre – la culture générale de cet autodidacte qui, médecin militaire, sait aussi écrire avec élégance et précision, dessiner, recueillir et décrire des échantillons naturalistes et archéologiques... Au sein de la mission, sa formation médicale le désigne plus particulièrement pour l'étude anatomique des Amérindiens dont la position phylogénique intrigue les anthropologues de l'époque ; Raoul Anthony l'initie à l'anthropométrie et à la craniométrie, branche positiviste de l'anthropologie conçue par Paul Broca et Armand de Quatrefages.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'américanisme tendait vers deux objectifs principaux : la quête des origines humaines, à travers la recherche de « types raciaux primitifs purs », et, dans un contexte de pensée évolutionniste du « développement contrasté des peuples », la sauvegarde du patrimoine des humanités déliquescents dans des musées et des publications scientifiques. C'est au contact des populations de l'Équateur, telles qu'elles étaient au début du XX<sup>e</sup> siècle – la plupart des Indiens des montagnes étaient des *conciertos*, c'est-à-dire des serfs endettés – que le jeune médecin militaire va découvrir sa vocation d'anthropologue, au sens large de ce terme. Paradoxalement, Rivet a effectué relativement peu de travail ethnographique *stricto sensu*, mais il a beaucoup voyagé en Équateur et recueilli de nombreuses informations auprès des notables. Son premier vrai terrain ethnographique a lieu en 1902 chez les Indiens de la région de Rio Bamba qui fut le lieu du premier stationnement de la mission géodésique ; il s'agit d'un travail de facture classique, malgré un intérêt principal porté à la situation économique du moment, ce qui ne fut pas pour plaire à la Sociétés des américanistes à laquelle ce travail fut soumis pour publication (il paraîtra pourtant dans le *Journal* de la société en 1903). Il nourrit ensuite, en forêt amazonienne, chez les Jivaros, un projet ambitieux, mais auquel sa fatigue physique et nerveuse l'obligea à renoncer en partie. Rivet était arrivé en Équateur au moment où le caudillo libéral Eloy Alfaro venait de triompher des conservateurs et s'efforçait de lutter contre l'archaïsme d'institutions qui renforçait l'oppression des Indiens. Ce contexte explique en partie la vision que le jeune Rivet se forme des Indiens. D'un côté, il ne voit que « superstitions » dans le culte des montagnes, dans les confréries, dans les danses des *turbantes*, dans la peur de la transgression qui saisit les ouvriers indigènes lorsqu'ils foulent un espace qui devrait selon eux rester sauvage ; plus généralement, en catholique de tradition,

il méprise le christianisme des Indiens. D'un autre côté, Rivet s'élève contre la description des Indiens comme des sauvages ; en réaction, il a même tendance à idéaliser ceux qu'il décrit comme purs, primitifs, rebelles, et à les opposer aux Indiens acculturés, humiliés, dégradés, physiquement et psychologiquement par la colonisation, à propos desquels il dénonce « l'influence néfaste de la civilisation sur la race indienne » (p. 150), écrivant encore que « la race indienne a été éliminée et non assimilée » (p. 151).

Toujours est-il que, parti naturaliste en Équateur, Rivet rentrera ethnologue à Paris en 1906. Âgé de trente ans, il développe ses liens avec le Muséum national d'Histoire naturelle grâce, non plus à Raoul Anthony, avec qui il se brouillera, mais à Ernest-Théodore Hamy, successeur d'Armand de Quatrefages à la chaire d'anthropologie fondée en 1855, qui l'accueille comme travailleur libre au Laboratoire d'anthropologie du 61, rue Buffon, puis à René Verneau, qui succédera à Hamy à la mort de celui-ci en 1908. C'est dans ce cadre que Rivet effectue sa « révolution » d'homme, mais aussi de scientifique : après des recherches sur le prognathisme (1909-1910) qui connurent un certain retentissement – rompant avec la vision du prognathisme comme caractère simiesque, Rivet utilise l'angle facial comme outil du « diagnostic ethnique » (p. 185) pour l'étude de la composition raciale de populations données, dans une problématique centrée sur le métissage, la diffusion, l'échange –, il se tournera définitivement vers l'ethnologie, au point de devenir, en vingt ans, « la principale cheville ouvrière de l'institutionnalisation de l'anthropologie rebaptisée aux forceps “ethnologie” au milieu des années 1920 » (p. 161). Dès cette date, la rupture est consommée : Rivet estime que, « du côté de l'“anthropologie stricto sensu”, comme il aimait à l'appeler, il n'y avait dorénavant plus rien à attendre de décisif » (p. 177). Contre le racialisme de la Société et de l'École d'anthropologie de Paris fondée par Paul Broca (mort en 1880), Rivet se range dans le sillage de l'anthropologie pluridisciplinaire défendue par Quatrefages puis par Hamy au Muséum et dont la vitrine est la revue *L'Anthropologie*. Le lieu de cristallisation des divergences est la commission sur le métissage de la Société d'anthropologie (1907-1910) où l'on s'interrogeait doctement sur la question de savoir si les races « pures » et les métis sont interféconds (comme l'avançaient les monogénistes) ou non (pour les polygénistes) et si le métissage est un facteur de dégénérescence (théorie de la « miscégénéation »). De nouveaux protagonistes apparaissent : l'Institut français d'anthropologie, fondé en 1911 et hébergé au Laboratoire d'anthropologie du Muséum, et où, avec Rivet, collaborent Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Marcel Cohen, Antoine Meillet... ; la même année, Arnold Van Gennep crée l'Institut ethnographique international. Tandis que les préoccupations anthropométriques de Rivet s'estompent, la linguistique au service d'une anthropologie diffusionniste prend une part de plus en plus grande dans ses travaux (voir *Les Mélando-Polynésiens et les Australiens en Amérique*, Paris, Auguste Picard, 1924 ; « Les origines de l'homme américain », *L'Anthropologie*, 1925 ; *Sumérien et Océanien*, Paris, Honoré Champion, 1929) ; Antoine Meillet se montre intéressé et fait collaborer Rivet aux *Langues du monde* (1924). Rivet témoigne également,

au moins jusqu'à la parution de *La Métallurgie en Amérique précolombienne* en 1946, d'un intérêt croissant pour l'ethnotechnologie, non seulement à des fins de comparaison des « cultures matérielles » au même titre que des langues, mais aussi, comme l'explique plus loin Christine Laurière (pp. 416-418), pour célébrer « les origines laborieuses » des objets ethnographiques – chez Rivet, en effet, le militant talonne toujours le scientifique. De même, il réfutera à maintes reprises l'épithète de « primitif » : pour lui, l'esprit humain est Un – on ignore ce qu'il pensait de la théorie de Lucien Lévy-Bruhl – et les clivages passent, non pas entre les peuples, mais à l'intérieur des sociétés, entre individus éduqués ou non, entre mondes populaire et savant... Son souci de valorisation de « l'Indigène » rejoindra la préoccupation de la division pour l'étude des questions de race de l'Unesco, dont la direction sera confiée à Alfred Métraux en 1950.

Incarnation du paradigme weberien de l'association du savant et du politique, Rivet marque aussi très profondément l'histoire institutionnelle de l'ethnologie. Outre son action au service de l'américanisme, qu'il contribuera à débarrasser des scories qui lui avaient été accolées par l'imaginaire occidental du XIX<sup>e</sup> siècle – jusqu'au 1<sup>er</sup> Congrès international des américanistes à Nancy en 1875, américanistes et orientalistes coexistèrent au sein d'une même société savante, en vertu d'une vision de l'Amérique comme d'un simple prolongement de l'Asie –, il est le concepteur et l'artisan du paysage institutionnel qui restera celui de l'ethnologie française jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Une fois passée la tourmente de 1914-1918, durant laquelle Rivet fut mobilisé comme médecin militaire dans les Balkans, il crée en 1925 l'Institut d'ethnologie, avec Mauss et Lévy-Bruhl, dans le cadre d'une association du Muséum et de l'École pratique des hautes études. D'abord hébergé dans les locaux de l'Institut de géographie de la rue Saint-Jacques, l'Institut connaît rapidement un grand succès : 22 élèves en 1925-1926, 50 en 1926-1927, 114 en 1929-1930..., parmi lesquels tous nos aînés, à l'exception de Claude Lévi-Strauss, passé par la philosophie, et de Marcel Griaule qui en suivit les cours mais n'obtint pas le diplôme, et qui, devenu le premier professeur d'ethnologie à la Sorbonne en 1943, tentera de faire rattacher l'Institut à sa chaire, projet que Rivet réussit à faire échouer. En janvier-mars 1928, à l'issue d'une âpre campagne de Rivet pour faire prévaloir sa conception de l'anthropologie comme ethnologie, et ce contre Marcellin Boule (1861-1942), paléontologue, contre Louis Marin (1871-1960), ethnographe régionaliste et ruraliste nationaliste et conservateur, et surtout contre Henri-Victor Vallois (1889-1981), tenant de l'anthropologie physique, qui le talonnera toute sa vie et finira par lui succéder en 1950, Rivet est élu à la chaire d'anthropologie du Muséum et obtient le rattachement du Musée d'ethnographie du Trocadéro à cette chaire. Désormais en position de force, Rivet multiplie les « coups de force symboliques » (p. 371) dans les manuels, les dictionnaires, les encyclopédies, pour imposer ses vues de l'ethnologie contre une anthropologie qui se proclame comme seule scientifique, mais n'est qu'un simple prolongement des sciences naturelles. Dans le même temps, Rivet participe avec Jacques Hadamard,

Paul Langevin, Henri Laugier, Marcel Mauss, Jean Perrin et d'autres scientifiques de gauche, à la Ligue des droits de l'homme, à l'Union rationaliste et au Cercle Fénelon qu'anime sa maîtresse Caroline Vacher.

En 1928 également, se tient au musée des Arts décoratifs à Paris, où elle remporte un vif succès, une grande exposition sur « Les arts anciens de l'Amérique », à laquelle le Musée d'ethnographie du Trocadéro prête de nombreux objets. Georges Henri Rivière (1897-1985), dit GHR, musicien de jazz amateur, dandy, « dilettante émérite, adepte déclaré du modernisme » (p. 375), organisateur avec Alfred Métraux de cette manifestation, séduit Rivet qui lui propose le poste de sous-directeur du musée du Trocadéro avec pour mission d'en faire un musée moderne et populaire. Cette collaboration, où Rivet est la « tête » et Rivière le « bras séculier », conduira à la fermeture en 1935 du Musée d'ethnographie du Trocadéro, devenu, selon les mots de GHR, « une volière pour les mites, un musée Grévin de l'exotisme » (p. 385), et à l'ouverture du Musée de l'Homme, « *opus magnum* de Paul Rivet » (p. 410), mais aussi « œuvre chorale [plutôt que] solo d'un virtuose » (p. 411). Christine Laurière souligne avec raison le rôle éminent joué par GHR dans l'émergence du nouveau musée : « entré au Musée de l'Homme comme on entre en religion », il montrera envers cette institution un dévouement et une générosité inouïs, y compris sur ses propres deniers. Elle nous apprend également que, dans le contexte qui régnait alors du prestige de l'exotisme, du goût des surréalistes pour l'art primitif, de la vogue de la « musique nègre », du succès populaire de l'Exposition coloniale de 1931 (33 millions d'entrées)<sup>1</sup>, l'arrivée de GHR n'alla pas non plus sans susciter les réserves de certains, dont Marcel Mauss, « qui craignaient que le Trocadéro ne se transforme en un redouté musée des Beaux-Arts » (p. 401) – crainte prophétique mais prématurée. En effet, le Musée de l'Homme fut bien, selon la conception de son fondateur, un musée doublement révolutionnaire : à la fois un « musée-laboratoire » (pp. 384, 419 et 422), notion nouvelle à l'époque, et un « instrument essentiel d'éducation populaire » (p. 413), développant, comme dans la salle des arts et des techniques conçue et réalisée par Anatole Lewitzky et André Schaeffner puis par André Leroi-Gourhan, la vision d'un « homme qui est avant tout un homo [*sic*] faber » (p. 416), par la mise en œuvre :

« [...] d'un principe de charité épistémologique qui vise à réhabiliter les créations manuelles, les processus de connaissances mis en branle dans l'acte créateur, l'acte de fabrication. En somme, il [Rivet] n'hésite pas à rappeler "les origines laborieuses" des objets exposés. Mais ces objets exposés ne sont pas forcément, et uniquement, des objets exceptionnels par leur qualité plastique, formelle : ce sont d'abord et surtout des "petites choses", des objets du quotidien, fabriqués grâce à l'ingéniosité d'obscurs artisans, d'ouvriers oubliés qui ont œuvré à l'émancipation de l'homme grâce à l'outil et au savoir empirique [...]. Et c'est précisément sur ce point que l'on peut faire la jonction entre le savant et le politique, entre l'ethnologue et l'homme de gauche : pénétré d'une ferveur

1. Cf. l'À Propos de Fabrice Grognet dans *L'Homme* : « Du sens perdu de l'Autre et du Semblable » (2008, 186-187 : 455-478).

et d'une ardeur pédagogique remarquables, conscient de la mission de service public qui lui incombe, Paul Rivet veut faire comprendre aux masses populaires, aux travailleurs manuels, qui pénètrent dans les salles du musée tout ce qu'ils ont en commun avec les sauvages et les primitifs : le geste et la parole, la technique et l'art » (pp. 417-418).

La mission qui se trouvait ainsi assignée à l'ethnologie, « seule science sociale à disposer d'un musée » (p. 413), peut paraître aujourd'hui aride et austère. Or, à cette époque ô combien surprenante et enviable, la moindre inauguration d'exposition au Musée de l'Homme faisait figure d'événement mondain où se pressait le tout-Paris en tenue de soirée. Époque passionnante, aussi, dont les débats restent aujourd'hui d'une grande actualité. Époque déterminante, enfin, pour les positionnements institutionnels qui y ont été effectués et qui ont durablement influencé les évolutions ultérieures du champ ethnologique français.

L'une des urgences d'alors étant la collecte ethnographique sur le terrain (cf. la multiplication des *Instructions* aux voyageurs), Christine Laurière accorde une place importante à ce qu'elle appelle l'« odysée pascuane » (p. 456). La mission franco-belge Alfred Métraux-Henri Lavachery de l'île de Pâques (1932-1935) a pour point de départ une hypothèse en vogue à l'époque, due au linguiste hongrois Guillaume de Hevesy, selon laquelle les habitants de l'île de Pâques n'étaient pas des « primitifs » car ils seraient venus de la vallée de l'Indus, ainsi qu'en témoigneraient des similitudes entre les deux systèmes d'écriture sur tablettes<sup>2</sup>. Métraux doit à Rivet sa participation à la mission pascuane. Après sa thèse sur *La Civilisation matérielle des tribus tupi-guarani* (Sorbonne, 1928), Métraux était devenu sans plaisir directeur de l'Institut d'ethnologie de l'université de Tucumán en Argentine – il avait eu cette phrase terrible à l'égard de l'Amérique latine : « j'y reviens comme à un vomissement » –, et il s'y ennuyait malgré des résultats scientifiques non négligeables, notamment sur les Indiens du Chaco. Pour lui rendre service, Rivet introduit donc dans la mission un cadet qui deviendra un rival. Dès le début, en effet, Métraux se montre sceptique sur le diffusionnisme à grande échelle. Qui plus est, il se trouvera propulsé au premier rang par la mort prématurée du chef de la mission, le vieil archéologue de Suze (*sic*, p. 448), Louis-Charles Watelin. Au cours de leur chasse aux tablettes *rongo-rongo*, « bois parlants » (p. 469), Métraux et Lavachery découvrent des Pascuans métissés et roublards, parfaitement au fait des attentes des chercheurs, qui ne sont pas les premiers à débarquer sur l'île (cf. la figure caractéristique de l'informateur professionnel Juan Tepo, pp. 462 *sq.*). Métraux confie son désarroi à Mauss : « jamais je n'aurai fait de l'ethnographie dans des circonstances aussi difficiles. Ce que je recueille, ce sont des balbutiements d'agonisants » (p. 468). En 1936 et 1937, Métraux devient, toujours avec l'appui de Rivet, « ethnologist in charge » à Honolulu. C'est de là qu'il se lancera dans la réfutation de l'hypothèse diffusionniste de Hevesy soutenue par Rivet. Aussi excellentes qu'aient été

2. Cf également Christine Laurière, « Fictions d'une mission. Île de Pâques 1934-1935 », *L'Homme*, 2005, 175-176 : 321-344.

l'ethnographie de Métraux et sa moisson d'objets pour le musée du Trocadéro, Rivet s'entêta à ne pas admettre le caractère fantaisiste de la thèse de la diffusion de l'« écriture » des tablettes de l'île de Pâques et éprouvera même du ressentiment face aux démentis que Métraux infligeait à ses convictions diffusionnistes. Lors de la déclaration de la guerre en 1939, Métraux et Rivet se trouvaient à La Paz où ils se réconcilièrent. Alfred Métraux resta d'ailleurs, avec Claude Lévi-Strauss, parmi les principaux soutiens de Rivet dans les épreuves qui allaient suivre.

La décennie 1930 est en effet pour Rivet une période d'intense activité militante : président du Comité des intellectuels antifascistes (CIVA) depuis 1934, conseiller municipal de Paris depuis 1935, compagnon de route du Front populaire, membre du comité central de la LDH depuis 1938, il se trouve aussi, en tant que scientifique, confronté au racisme, notamment face à Georges Montandon (1879-1944) qui, chassé de Suisse, avait été invité par Louis Marin à enseigner à l'École d'anthropologie de Paris (1933). Après *L'Ologenèse culturelle* (1934), Montandon publie *Problème des races : l'ethnie juive devant la science* (1938), livre dans lequel il se présente ouvertement comme un militant antisémite déterminé, favorable à la réduction de l'« ethnisme juif » contre lequel il préconise la castration des hommes et la défiguration des femmes afin de les empêcher de procréer. Dans sa lutte contre de telles idées, Rivet devient le « passeur » de l'œuvre de Franz Boas, lui aussi antiraciste convaincu et actif, qu'il invite à Paris en 1937 (et qui mourra sous ses yeux et ceux de Lévi-Strauss au cours d'un déjeuner intime à New York en décembre 1942).

Quand les Allemands entrent dans Paris le 14 juin 1940, le Musée de l'Homme, déjà dénoncé par la droite collaborationniste comme « judéo-maçonnique », reste ouvert et chacun s'y trouve à son poste – et même plus : sous l'impulsion de Boris Vildé, « s'affirme l'existence d'un des noyaux de résistance de la vaste galaxie que les deux liquidatrices du réseau à la Libération, Germaine Tillion et Yvonne Oddon [bibliothécaire et amie de Métraux], vont appeler par commodité “réseau du Musée de l'Homme” » (p. 529). Soupçonné d'en être le chef et ayant de toute façon été déjà « repéré » pour avoir adressé à Pétain plusieurs lettres de protestation, Rivet se décide à fuir en zone libre le 11 février 1941, échappant de peu à une arrestation par la Gestapo. La même nuit, Anatole Lewitzky et Yvonne Oddon sont arrêtés, puis, plus tard, Boris Vildé et les autres, Germaine Tillion en août 1942... (les hommes seront exécutés, les femmes déportées). Révoqué le 19 octobre 1941 et pourchassé par la Gestapo, Rivet doit fuir en Colombie en mai 1941. Pour succéder à Rivet, Jacques Millot est élu au Muséum devant Henri-Victor Vallois, mais Jérôme Carcopino, alors ministre, tranche en faveur de Vallois, nomination qui sera confirmée, malgré les efforts de Rivet à la Libération : ainsi resurgira l'idéologie des races dans l'institution scientifique.

Entre-temps, et en dépit des insultes de la presse conservatrice de son pays, Rivet contribue en Colombie à la création de l'Institut ethnologique national. Les années 1940 comptent d'ailleurs parmi les plus fructueuses pour l'anthropologie et l'archéologie colombiennes. Des deux années passées par Rivet à Bogota,



on retient plus particulièrement une conférence sur l'indigénisme prononcée en 1941, où il dresse un tableau multiculturel de la population latino-américaine, s'opposant en cela aux indigénistes mexicains qui s'efforçaient de créer un ciment national en résorbant l'altérité des Indiens par l'éducation. En mai 1943, grâce à Métraux et Lévi-Strauss, Rivet rejoint le Mexique, où de Gaulle, sur le conseil de Jacques Soustelle, le nomme conseiller culturel de la France combattante. Là, il retrouve ses amis de la gauche française, exilés comme lui, et il sympathise avec les réfugiés républicains espagnols, ce qui donne lieu à de très belles pages de Christine Laurière sur le rôle des émigrés juifs allemands et républicains espagnols dans la vie intellectuelle de l'Amérique latine.

Rivet regagne la France le 22 octobre 1944, quelque peu épuisé par tant d'épreuves – il a 68 ans. Il réintègre néanmoins ses fonctions au Muséum et au Musée de l'Homme, fonctions qu'Henri Vallois avait occupées pendant son exil. Rivet ne part à la retraite officiellement que le 1<sup>er</sup> octobre 1949, à l'âge de 73 ans ; mais il garde l'appartenance de fonction du Musée de l'Homme d'où Vallois, son successeur, qui lui voue une véritable haine, cherchera à le faire expulser (paniqué à cette perspective, Rivet ira même jusqu'à vendre sa bibliothèque). Rivet reprend également ses activités militantes et publiques, internationales notamment, nouant, bien au-delà du cercle des ethnologues, des sympathies politiques et littéraires avec Ho Chi Minh, Pablo Neruda, Jean-Paul Sartre, etc. Devenu « une sorte d'icône du scientifique engagé » (p. 604), il est fait docteur *honoris causa* par de nombreuses universités sud-américaines. Il participe, aux côtés de Lucien Febvre, à la Délégation française auprès de l'Unesco, qu'il présidera même un temps. En 1947, il est vice-président de la LDH et le restera dix ans. En 1946, il est élu député socialiste et vice-président de la commission des Affaires étrangères. Mais en 1949, il est exclu de la SFIO, dont il a fustigé la « politique d'abandon », notamment face à l'adhésion de la France au Pacte atlantique (contre lequel il vote en 1949) et face aux répressions coloniales de l'État français en Indochine et à Madagascar, et il rejoint l'Union républicaine et résistante, puis l'Union progressiste à sa création en décembre 1950 :

« Contre toute attente, Paul Rivet n'adopte pas une attitude aussi nette sur le conflit algérien, et penche pour l'Algérie française [...]. Cette prise de position va être le tournant de ses dernières années, le combat de trop [...]. C'est le socialiste en lui qui lui dicte sa conduite et décide de ses choix » (p. 613) : « je redoute que si l'on veut aller trop vite on ne transforme l'Afrique en une série de "Liberia" », explique-t-il. « Ces trois dernières années de sa vie ont brouillé son image ; elles expliquent aussi, sans doute, pourquoi il est si rapidement tombé dans l'oubli en France » (p. 613).

En fait, Rivet est pour un colonialisme humaniste et réformateur. En novembre 1954, l'insurrection algérienne commence ; en janvier 1955, Soustelle est nommé gouverneur général de l'Algérie. Rivet confesse avoir alors :

« [...] traversé une crise de découragement, de désespoir que j'ai peine à surmonter. Je me trouve pris, déchiré entre deux sentiments, ma fidélité instinctive à la France et mon affection pour Soustelle d'une part, mon désaccord avec une politique qui peu à peu nous enlève l'affection des peuples libres (et même des autres) » (p. 615).

Néanmoins, le 21 avril 1956, à la stupéfaction de ses amis de gauche, il signe l'« Appel pour le salut et le renouveau de l'Algérie française » lancé par Soustelle et publié dans le journal *Le Monde*. À la demande de Guy Mollet, il entreprend une tournée des Républiques sud-américaines pour faire la promotion de promesses dont il s'aperçoit, trop tard, qu'elles ne seront jamais tenues. La fatigue d'un voyage de cinq mois – il est alors âgé de 80 ans – et le sentiment amer d'avoir été berné l'achèveront. Opéré de la gorge, et après une agonie d'un an, il décède le 21 mars 1958, dans sa quatre-vingt deuxième année, entouré des siens et conscient jusqu'au dernier instant. Il sera enterré au Père Lachaise, « sans le secours d'aucune religion », selon ses dernières volontés.

Très émouvant, l'épilogue que Christine Laurière consacre aux dernières années de la vie de Rivet évoque notamment son « Testament politique » paru dans *Les Temps Modernes* en 1950 et l'article dans *Esprit* intitulé « La tristesse des vieux » (1955) : « Les vieillards s'en vont, courbés sous le double poids de leur échec et de leur mauvaise conscience ». Dans un « Second testament politique » intitulé « Indépendance et liberté » et publié dans *Le Monde* du 1<sup>er</sup> février 1957, « il fait le départ entre ces deux aspirations, soulignant qu'un peuple peut être indépendant sans être libre, dans la mesure où les inégalités sociales, économiques, peuvent asservir autant qu'un joug politique » (p. 620). On ne peut que souscrire à sa critique d'un relativisme culturel à outrance, et que partager son sentiment à l'égard de l'oubli ou du discrédit des traditions de l'Occident. Sa position colonialiste peut surprendre, mais sa voix se dresse également contre une certaine démagogie anticolonialiste. Il ignorait encore les tortures et les pires abus dont il n'a pris connaissance et qu'il n'a commencé à condamner que juste avant sa mort.



Avec cet ouvrage à l'érudition impeccable, illustré de 160 photographies ou fac-similés de documents originaux, que complètent une chronologie et une bibliographie (de plus de 400 titres de travaux scientifiques et d'articles politiques) de Paul Rivet, des extraits de lettres, une liste des archives consultées, des entretiens effectués et des revues dépouillées, et un index des noms (de quelque 650 items), Christine Laurière signe donc une biographie intellectuelle contextualisée comme on n'en dispose pour aucun autre ethnologue français. Malgré son ampleur, un tel travail, sur une matière aussi riche, dans une période aussi troublée, ne pouvait être exhaustif ; des choix ont dû être opérés, que l'on pourra regretter. Par exemple, la liste des « sources orales » de la page 681, trop sèchement énumérative, laisse un peu le lecteur sur sa faim ; on aurait préféré un répertoire commenté des personnes vivantes que l'auteure a rencontrées et avec lesquelles elle s'est entretenue de Paul Rivet. De même, on aurait apprécié davantage de références directes aux voyages, tant proches que lointains, que Christine Laurière a effectués à la recherche de témoins vivants de la vie de Paul Rivet (notamment lors de sa mission de 1999 en Colombie). Enfin et surtout peut-être, on s'interroge sur les nombreux personnages qui contribuent, avec ou autour de Paul Rivet, à dessiner le paysage scientifique et/ou politique de

l'époque. On pense surtout ici à Lévy-Bruhl et à Mauss qui fondèrent avec lui l'Institut d'ethnologie, ou à Griaule qui chercha à mettre la main sur ce même Institut, ou encore aux représentants de champs scientifiques voisins comme Van Gennep (cité quatre fois seulement) ou Durkheim (cité cinq fois) : quels types de relations entretenaient-ils et quels jugements portaient-ils sur leurs travaux respectifs ? On se demande aussi pourquoi et comment Georges Henri Rivière, qui s'était tellement donné à la création du Musée de l'Homme, le quitta alors que Rivet en était encore le directeur pour aller fonder un autre « musée de société », le musée des Arts et Traditions populaires...

Ces questions sans réponse n'enlèvent rien aux remarquables qualités qui font de ce monumental *Paul Rivet*, au-delà de son caractère premier de biographie et à travers la vie d'un grand scientifique et bâtisseur institutionnel, une véritable anthropologie historique d'une discipline et d'un milieu professionnel et, plus largement encore, de tout un pan de la vie intellectuelle et politique française et en partie internationale depuis la Grande Guerre jusqu'à la guerre d'Algérie. En atteignant ce triple objectif, Christine Laurière s'affirme, à la fois : en tant qu'anthropologue, plus particulièrement américaniste, parfaitement au fait de sa discipline et des débats de fond qui l'ont constituée au fil du temps ; en tant qu'historienne des sciences et de la France contemporaine, familière des archives, y compris dans les conditions les plus difficiles de fonds privés, non répertoriés, dispersés entre divers lieux et/ou institutions, notamment à l'étranger ; enfin, en tant qu'écrivain au style à la fois fluide, élégant et précis, agrémenté d'un sens de la narration grâce auquel son ouvrage se lit par endroits comme un roman policier.

Du fait des qualités et des compétences, pour une fois réellement pluridisciplinaires, qui viennent d'être soulignées, le livre de Christine Laurière constitue une véritable leçon de travail sur les archives d'un savant – journal, notes de terrain, correspondances, officielle et intime, manuscrits, dessins, poèmes même –, qui jette une lumière crue sur plusieurs aspects méconnus ou occultés des processus de production des connaissances scientifiques. On comprend mieux, à la lire, comment ces processus combinent formation simultanée des idées et des institutions, contraintes collectives et ambitions, voire rivalités personnelles, innovations et emprunts, connaissance pure et action, œuvre collective et travail solitaire, exposé public, déclaratif, et envers inintentionnel, indicible ou dissimulé... De cette alchimie complexe, résulte le paysage scientifique, institutionnel et humain propre à une époque en un lieu donné, avec, entre chaque paysage, des avancées mais parfois aussi des reculs. Ainsi, selon un scénario excellemment décrit par Pierre Bourdieu (auquel Christine Laurière se réfère d'ailleurs, sans pour autant partager ses vues sur l'« illusion biographique »...), c'est parce qu'il a su accéder aux commandes de lieux institutionnels – qui plus est : d'une vitrine publique de la science comme se doit d'être tout musée de société – que Rivet a pu dégager l'ethnologie de la gangue raciologiste qui l'étouffait. En revanche, c'est à son pouvoir temporel plutôt qu'à ses idées scientifiques que Rivet a dû d'être reconnu. Et c'est faute d'avoir, comme beaucoup d'autres « scientifiques institutionnels » avant et après lui – par imprévoyance ou par vanité ? –, préparé sa succession,

notamment en favorisant l'émergence, dans son entourage immédiat, de scientifiques de son niveau, que Rivet a fait le lit du retour, avec Vallois, des « anthropologues physiques » à la chaire du Muséum national d'Histoire naturelle et à la direction du Musée de l'Homme.

Mais Rivet est l'homme de bien d'autres contradictions encore. Comment un chercheur doué comme lui de ce que Christine Laurière appelle la « libido du savant », c'est-à-dire du désir impérieux de travailler, de chercher et de trouver, a-t-il pu se montrer aussi obstinément attaché à des hypothèses diffusionnistes des plus fantaisistes alors même que celles-ci faisaient la cible de démonstrations contraires les mieux étayées ? Comment un homme aux convictions et aux actions aussi authentiquement progressistes, pacifistes, antiracistes, antifascistes et anticolonialistes que les siennes a-t-il pu, même durant une courte période (1956-1957) et par fidélité envers son ancien disciple Jacques Soustelle et les socialistes alors au gouvernement, aller jusqu'à soutenir publiquement et activement la répression française en Algérie ? En fait, si la réponse paraît aujourd'hui évidente, elle l'était beaucoup moins à l'époque... Quoi qu'il en soit, ces difficultés posent une fois de plus la question de savoir si engagement politique et recherche scientifique sont compatibles. Rivet pensait, lui, que la science, en particulier l'ethnologie, est inséparable et même au service de l'action politique, dans le sens le plus élevé du terme. Ainsi posée, la formulation est sans doute excessive, aussi excessive en tout cas qu'une formulation contraire qui prétendrait que science et politique n'ont aucun rapport. Ce qui est certain, c'est que la science peut servir la politique, en confirmant ou infirmant éventuellement certaines orientations politiques – mais la science n'a pas non plus réponse à tout – ; ce qui est également certain, c'est que la science progresse en suivant une logique qui lui est propre, mais en aucun cas selon les voies que les hommes politiques pourraient être tentés de lui désigner, fut-ce au nom de ce qu'ils croiraient être l'intérêt commun. La leçon ne s'adresse pas seulement aux politiques, mais également aux scientifiques. Ces derniers n'ont de légitimité que dans leur domaine de spécialité, et ils sont publics pour le reste : un prix Nobel de physique ou un médaillé Fields n'a rien de plus à dire sur la délinquance juvénile ou le conflit israélo-palestinien que n'importe quel autre citoyen ! De même, autant Rivet était fondé à dénoncer, avec Boas, le racisme, ses préjugés et ses méfaits<sup>3</sup>, autant on peut se demander s'il n'abusait pas de sa réputation scientifique lorsqu'il s'exprima dans le journal *Combat* du 9 juillet 1956 en accusant la « rébellion algérienne » de « fanatisme religieux », ou lorsqu'il partit, en septembre-octobre de la même année, se faire en Amérique latine le « pèlerin de la vérité française » sur l'Algérie. Il y a aussi une autre incompatibilité : c'est celle qui oppose deux dispositions d'esprit caractéristiques, l'une de la démarche scientifique – c'est le doute, la modestie face à la critique, l'humilité face à l'administration de la preuve, qui amènent parfois à « trahir ses idées ou ses amis » –, l'autre de

3 Cf. également Christine Laurière, « L'anthropologie et le politique, les prémisses. Les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942) », *L'Homme*, 2008, 187-188 : 69-92.

l'engagement politique – la force de la conviction, la certitude, la solidarité partisane qui commandent d'« avaler les couleuvres ». Rivet possédait également les deux dispositions : doué d'esprit et même de « libido » scientifiques, homme de terrain, organisateur, il l'était incontestablement, malgré ses égarements – mais qui n'en a jamais eus ? – ; il était aussi volontiers dépeint par ses proches et ses contemporains comme un homme entier, difficile, rigide, impétueux, pressé, pressant, cinglant. Ces traits de caractère, amenés à s'exprimer dans une période de l'histoire difficile, dangereuse même, où la guerre puis les conflits de sortie du colonialisme exigeaient que l'on prît parti, expliquent sans doute certaines erreurs dues essentiellement à une discordance entre le savant et le militant.

Il reste une dernière question : pourquoi Rivet a-t-il été oublié ? Et d'abord, l'a-t-il été ? Oui, incontestablement, et ce de plusieurs façons. Grâce à Rivet, le rayonnement scientifique de la France dans le champ de l'anthropologie a été exceptionnel entre les deux guerres : qui s'en souvient ? On peut même dire que sans lui l'américanisme n'aurait pas été le même : qui le reconnaît et qui le rappelle, en dehors de l'Amérique latine où il reste une figure majeure ? Et qui évoque Rivet en tant que pratiquant, partisan et promoteur de l'ethnologie des techniques ? Même dans l'entourage d'André Leroi-Gourhan, le signataire de ces lignes ne se souvient pas d'avoir entendu prononcer son nom. Bref, personne n'évoque plus Rivet autrement que comme fondateur du Musée de l'Homme – réduction qui est une manière supplémentaire d'oubli. Christine Laurière a donc fait œuvre de salut et de justice. Maintenant, pourquoi cet oubli ? L'auteure évoque deux pistes : celle d'une œuvre scientifique, d'abord anthropométrique, puis diffusionniste, doublement dépassée – mais, là encore, l'œuvre de Rivet ne saurait être réduite à ces deux seuls aspects – ; ensuite, la piste des trois dernières années de sa vie marquées par ses attermoissements sur l'Algérie – « le combat de trop » (p. 613) – qui auraient brouillé son image. Cette dernière piste semble en effet la plus crédible. Elle montre une fois de plus que le jugement scientifique est trop souvent parasité par des considérations, politiques ou autres, qui lui sont extérieures (il serait intéressant de se demander si un constat de même type ne peut pas être fait au sujet de Germaine Tillion, par exemple<sup>4</sup>). Ne faut-il pas voir, dans cette subordination du jugement scientifique à des éléments conjoncturels, une sorte de corollaire de la thèse de Pierre Bourdieu selon laquelle le rayonnement des idées tient moins à leur contenu qu'à la position institutionnelle de celui qui les émet ? La conclusion, en tout cas, est amère voire préoccupante : la science serait, dans les faits, toujours secondaire et son impact toujours soumis à une sorte de filtre social.

Les ethnologues des générations postérieures à Rivet ne manqueront pas d'éprouver quelque nostalgie à l'évocation des réserves, des couloirs et de la salle de cours du défunt Musée de l'Homme et des personnages que l'on y croisait avant l'arrivée en 1973 de Jean Guiart qui y fit le vide. Quant aux plus jeunes,

4. Voir, dans cette livraison de *L'Homme* (pp. 11-22) l'article d'hommage que lui consacre Christian Bromberger.

ils découvriront ce qu'ils n'ont pas eu la chance de connaître : à la fois un musée-laboratoire et un instrument pédagogique et de diffusion publique du savoir comme l'avaient rêvé et bâti Paul Rivet et, avec lui, Georges Henri Rivière, c'est-à-dire une ruche humaine qu'agitait le bouillonnement des découvertes et des idées, à une époque où coexistaient encore, tant bien que mal, en ethnologie, les cinq « ismes » aujourd'hui en voie de disparition (diffusionnisme, évolutionnisme, fonctionnalisme, marxisme, structuralisme). Regrets, aussi, à l'évocation, à travers les péripéties de la carrière de Rivet, d'une époque de dynamisme et de rayonnement scientifiques exceptionnels, où l'on s'enthousiasmait pour les découvertes (parfois au risque de quelques imprudences), où l'on n'hésitait pas à organiser des combats de boxe et des concerts de jazz pour financer les projets de recherche les plus audacieux, et où les inaugurations d'expositions ethnographiques attiraient la foule des grands jours.

Par contraste, l'ethnologie française fait aujourd'hui figure de navire sans âme ni capitaine, que n'agite plus que la pauvre houle de postmodernistes stériles, de déconstructionnistes qui ne reconstruisent jamais rien, d'esthètes qui s'imaginent revaloriser les cultures en n'en retenant que les productions artistiques, et de décideurs qui ne connaissent pas d'autre politique que celle du coup de pied dans la fourmilière. Rêvons qu'en ayant fait revivre un passé enviable, du moins pour la « parenthèse enchantée » de 1928-1939 (p. 412), le livre de Christine Laurière provoquera un sursaut salutaire. Coïncidence prémonitoire ? *Paul Rivet, le savant et le politique* paraît précisément au moment où la rénovation du Musée de l'Homme vient d'être décidée, budgétée et vouée, selon les propos du chargé du projet, à « la grande saga humaine depuis ses origines jusqu'à nos jours, en traitant tous les aspects propres à l'homme : son évolution, sa biologie, ses différentes sociétés, ses interférences avec son environnement et sa situation actuelle » (*Le Monde* du 20-21 juillet 2008). Cette ambition n'est pas sans rappeler celle que Rivet nourrissait en 1937 pour un Musée de l'Homme « symbole de l'unité de l'homme dans sa diversité » (p. 414), dans le temps comme dans l'espace. Hélas ! Le contexte n'est plus le même, non plus que le palais de Chaillot, vidé de ses collections ethnographiques et déserté par les ethnologues. Et n'est pas Rivet qui veut...

*Centre national de la recherche scientifique, Paris.*  
digard@ivry.cnrs.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : histoire de l'anthropologie / *history of anthropology* – anthropologie française / *french anthropology* – épistémologie / *epistemology* – anthropologie et politique / *anthropology and politics* – Musée de l'Homme (Paris) – Paul Rivet.